Catherine Kerbrat-Orecchioni et Christian Plantin
(sous la direction de), *Le Trilogue*

Catherine Détrie

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3093>

DOI : 10.4000/praxematique.3093

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 février 1995

Pagination : 159-163

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Catherine Détrie, « Catherine Kerbrat-Orecchioni et Christian Plantin (sous la direction de), *Le Trilogue* », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 25 | 1995, document 8, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3093> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3093>

Catherine KERBRAT-ORECCHIONI et Christian PLANTIN (sous la direction de)

LE TRILOGUE

Presses universitaires de Lyon, 1995, 332 p.

Si les échanges dyadiques sont maintenant bien balisés par les recherches en analyse conversationnelle, il n'en va pas de même pour le *trilogue* (conversation à trois participants), structure interactionnelle dont cet ouvrage collectif démontre l'originalité, chaque auteur analysant un point spécifique de ce type de dialogue.

Contrairement au *dialogue*, construit sur la relation Locuteur 1—> Locuteur 2, le trilogue permet des relations plus variées : L1—> L2, L3 (destinataires directs : adresse collective), L1—>L2 (L3 : destinataire indirect) ou l'inverse : dans cette configuration le destinataire n'est pas toujours explicite et le statut des interlocuteurs peut varier au cours de la conversation. Cette double spécificité pose le problème de la relation entre les auditeurs et le locuteur, donc de l'*histoire conversationnelle* (qui n'est pas forcément la même pour les trois participants), et entre les auditeurs eux-mêmes (échanges de regards en particulier).

Les deux premières études analysent la gestion d'échanges dans une conversation privée entre amis ou entre étudiants d'une même cité universitaire (position du tiers par V. Traverso, formation des coalitions par S. Zamouri), les suivantes privilégient des échanges beaucoup plus institutionnels. M. Maroccia travaille sur les interviews de couple à la télévision, dont la spécificité est de présenter trois locuteurs, mais seulement deux places énonciatives (l'interviewer et le couple). Se pose alors le problème de l'identification du destinataire. S'agit-il d'une adresse au couple ou d'une question à un seul membre du couple ? Les marqueurs non verbaux sont essentiels dans ce type de communication (contact visuel réciproque), mais les marqueurs verbaux sont aussi révélateurs : qu'on oppose par exemple « Où vous êtes-vous rencontrés ? » où la question s'adresse au couple saisi globalement, à « Quel est votre film préféré ? » où chacun des membres du couple est interpellé.

La fonction du tiers est différente selon le type d'interaction auquel on a affaire. Dans l'interaction argumentative (étudiée par Ch. Plantin, à partir d'un corpus enregistré lors d'une commission de conciliation locataires-propriétaires), le tiers définit les règles de l'argumentation, alloue les tours de parole, recadre le débat et décide des clôtures. Dans le cadre des trilogues bilingues avec intermédiaire linguistique (étudiés par M. E. Malheiros-Poulet), le rôle de l'interprète est de saisir du sens en langue source et de le réexprimer en langue cible, et donc de se poser comme locuteur polyphonique (il parle au nom de X,

assumant la fonction locutoire, non l'illocutoire), ce qui implique des modifications par rapport au discours tenu en langue source : en particulier des atténuations pour ce qui est des marqueurs expressifs et des indicateurs de subjectivité (diminution de la fonction phatique et expressive) ; quelquefois même ces marqueurs sont décrits au lieu d'être reproduits dans la langue cible. Dans ce type de trilogue, les tours de parole ont la particularité de construire des échanges non pas ternaires, mais binaires, avec décalage, et la synchronisation interactionnelle est différente de celle des trilogues unilingues, ce qui pose aussi le problème du statut de l'interprète (son discours peut-il être considéré comme une intervention ?). C'est de lui, en tous cas, que dépend la réussite conversationnelle.

Le sous-titrage des trilogues au cinéma (auquel s'intéresse T. Tomaskiewicz) s'avère d'une grande complexité. En effet, tout sous-titrage exige une réduction de 30 à 50 % du texte initial (on lit moins vite qu'on ne parle), ce qui implique à la fois la suppression d'éléments – échanges ritualisés, marqueurs métadiscursifs, reprises ou reformulations –, une hiérarchisation des informations, et des transformations condensatoires (par exemple fusion de deux interventions initiative / réactive en une seule). Le trilogue ajoute à cette complexité inhérente au sous-titrage celle de la distribution des tours de parole que le spectateur doit effectuer. A quel locuteur attribuer le sous-titre si celui-là n'est pas dans le champ de la caméra ? Comment savoir quel est son interlocuteur si celui-ci est hors champ ? Le sous-titrage, qui travaille la réduction et la transformation condensatoire, doit, dans le trilogue (quand les signaux cinématographiques de changement de tours – modification de plan, focalisations, passage dans le champ de la caméra – sont inexistantes), conserver des éléments qui seraient superfétatoires dans le sous-titrage des dialogues : sélection par le locuteur précédent signifiée par un terme d'adresse ou auto-sélection. Le problème est particulièrement crucial quand le locuteur est hors champ et que ses propos apparaissent sous l'image de ceux qui ne parlent pas. Le sous-titrage des trilogues a donc des règles spécifiques qui vont imposer un type de réécriture spécifique.

Les émissions de plateau sollicitent généralement l'un des quatre types de trilogues étudiés par M. F. Antona : le face-à-face (mettant en scène la relation conflictuelle de deux invités), l'interview (qui peut être celle d'un invité par deux co-animateurs, ou inversement celle d'un couple aux relations complémentaires par un seul journaliste), la discussion-conversation (caractérisée par une quasi-symétrie des rôles participatifs, ce qui implique la confusion des statuts entre animateur et invités). Sur l'axe vertical, la relation interpersonnelle se construit, selon le mode d'animation privilégié : le journaliste peut rester dans l'ombre pour mettre en valeur son invité, ou au contraire servir sa propre

image ou celle de sa chaîne. C'est le cas pour l'animateur-star, statut développé avec le mythe de la « télé-action ». Elle dépend aussi du mode de co-animation (animateurs complémentaires ou concurrents), et de la relation entre invités eux-mêmes (complémentaire pour les couples de stars en tournée promotionnelle, mais symétrique pour les face-à-face). Dispositif scénographique, mise en cadre et mise en image participent aussi à sa construction, tout comme la dominante (consensuelle ou conflictuelle) visée par l'animateur, et le contrat médiatique qui permet de définir le rôle de l'animateur à partir de la position assignée au téléspectateur. La tendance de la télévision généraliste actuelle est de confier à l'animateur le rôle de médiateur entre l'auditeur et un expert, en réponse à la demande de démocratie directe des téléspectateurs.

M. Doury complète cette analyse en étudiant un type de débat télévisé argumenté (*Duel sur la cinq*), qui présente un dispositif de défi (*duel*, alternative pour/contre, direct), l'animateur s'effaçant au maximum pour laisser tout l'espace de parole à l'expression de la divergence. Il se contente d'assurer la prise en charge des séquences d'ouverture et de clôture. Au sein du débat, son rôle est réduit à la gestion de l'interaction : il veille au respect de l'alternance des tours de parole, rappelle les règles de l'émission (en direction de celui qui les enfreint), recadre le débat, rappelle les rôles, ou sert de relais à l'ignorance du téléspectateur en intervenant pour une demande de vulgarisation. Etant le maître du jeu, ses interventions sont exclusivement initiatives, directes (et quelquefois menaçantes). Il arrive qu'un des débatteurs modifie le statut du téléspectateur-témoin (donc de l'interaction telle qu'elle a été définie dans la séquence liminaire) en le constituant comme son destinataire direct (regard-caméra), au mépris de celui qui devrait être son interlocuteur privilégié (l'autre débatteur), ce qui montre bien que la troisième instance du trilogue est en fait dédoublée : sur le plateau (l'animateur) et hors plateau, le téléspectateur, sa présence conditionnant l'existence même du *duel* (l'échange est construit pour lui).

Le trilogue radiophonique n'est pas oublié. Les stations-radio ont lancé de nouveaux programmes bâtis sur une structure triadique (animateur / appelant / public), le *phone-in*, (ou discussion sur un thème sélectionné entre un animateur et divers appelants qui se succèdent). F. E. Müller en analyse les caractéristiques. La première est de faire advenir le plus rapidement possible un type de discours spécifique de l'appelant qui permette au public d'identifier très rapidement son identité discursive. Pour cela, l'animateur lui assigne dès son entrée en scène un thème (fonctionnant comme label) qui permet de catégoriser le nouvel arrivant sur les ondes. La seconde est la façon dont va être initiée la clôture finale de la conversation (d'autres candidats attendant en ligne) : l'animateur doit faire preuve de politesse et rester directif. Il doit donc saisir au bond un moment où l'énoncé semble avoir atteint son point de complétude, pour présen-

ter une interprétation globalisante rapide des propos de l'appelant et formuler la morale de son récit. Cette étape se signale généralement par un recadrage de la conversation, l'appelant étant « délocuté » au profit du public qui devient le destinataire privilégié de la morale de l'histoire, souvent au moyen de « grands mots » et de structures rhétoriques spécialement denses. Si l'appelant offre sa parole au public, l'animateur en gère le sens.

La contribution de Cl. Olivier met en relief le fait que certains actes de langage dérivés – qu'elle nomme *interactèmes* – manifestent en eux-mêmes le changement d'interlocuteur, signalant linguistiquement la différenciation des personnes physiques qui participent à la communication. Il peut s'agir d'interactèmes de dialogue (qui manifestent au moins deux sujets parlants potentiels) ou de trilogie. Pour le prouver, elle impose à la petite pièce *La Sonate et les trois messieurs ou comment parler musique* de Jean Tardieu une réécriture monologique, ce qui lui permet de dégager les interactèmes-types, c'est-à-dire les marqueurs linguistiques spécifiques au trilogie.

A. Witko-Commeau, étudiant un polylogue (au cours d'une passation de pouvoirs père/fils devant les employés d'une PME), montre que son exploration peut généralement s'effectuer selon le modèle trilogal. Elle montre en particulier qu'il y a en fait seulement trois positions locutives, celle de A (le père), celle de B (le fils), celle de C (l'instance collective du groupe des subordonnés), et qu'à l'intérieur de ce trilogie vont se développer selon le type de séquence privilégié trois dyades préférentielles : A+B / C (lors de la passation présentée comme une co-décision, ce qui pose les employés comme tiers), B+C / A (A pouvant être un tiers allié ou interprète face à la prise de contact du fils avec ses employés), enfin A+C / B (B est alors le tiers étranger, intrus ou témoin, ce qui permet le discours élogieux du père à ses employés). L'originalité de son analyse est de montrer que le tiers, quel qu'il soit, a un rôle essentiel dans l'interaction parce qu'il permet de structurer l'interaction, et plus encore de la légitimer.

Enfin, le livre s'achève non plus sur l'analyse du trilogie, mais sur celle de l'alliance triadique père / mère / bébé, à partir de la prise en compte du matériau paraverbal et non verbal. L'article de A. Corboz-Warnery et Ch. Gertsch Bettens montre l'incapacité des familles cliniques à se construire comme alliance triadique père / mère / bébé, c'est-à-dire à se percevoir comme un ensemble à trois, ce qui perturbe le processus développemental du tout-petit. Le rôle de la consultante est alors d'aider les parents à retrouver ou à construire la communication à trois (avant même la construction de la relation linguistique), et donc à fournir à l'enfant la base affective nécessaire à son développement.

Ce livre complète utilement le travail effectué par les conversationnalistes sur les dialogues. Il propose un appareil théorique permettant de constituer le trilogie en objet scientifique, et d'en dégager les constantes, au-delà de ce qui

peut apparaître comme une succession d'échanges manifestant des positions locutives fluctuantes et quelquefois difficilement formalisables (connivence des interlocuteurs par exemple). Le travail des divers auteurs montre en particulier que les lois qui régissent le trilogue ne sont pas celles du dialogue, qu'il s'agisse de l'alternance des tours de parole (même si chacun doit parler pour qu'il y ait véritablement trilogue, l'alternance n'est jamais mathématiquement prévisible : la succession L1, L2, L3, L1... a peu de chances d'être effective ; il y a toujours une part d'inattendu dans l'enchaînement), des positions locutives – alliances provisoires au sein du trilogue (A+B / C, A+C / B, C+B / A), rôle variable du tiers (témoin, intrus, interprète etc...) –, mais aussi le rôle fondamental du matériau non linguistique (regards, mimiques, gestes). La présence d'un locuteur supplémentaire par rapport au dialogue accroît exponentiellement les configurations possibles, dont quelques-unes sont ici étudiées, ouvrant la voie à d'autres recherches.

On ne peut donc que conseiller la lecture de cet ouvrage à tous ceux qui s'intéressent à l'analyse conversationnelle, mais aussi à tous ceux qui voient dans la structure ternaire une donnée constitutive de l'expérience humaine (dont la triade père / mère / enfant est l'amorce constitutive, relayée ensuite sur un plan intellectuel par la dialectique du *même / autre / soi-même* (chère à la praxématique), celle de la *thèse / antithèse / synthèse* des enseignants en sciences humaines, mais aussi bien d'autres, par exemple la symbolique triangulaire chrétienne, maçonnique ou alchimique) : la tripartition (caractérisant le trilogue) serait-elle la structure sociale par excellence ? On peut simplement constater que le trilogue permet souvent à chacun des participants de trouver son espace de parole, la présence d'un troisième locuteur régulant généralement l'alternance et le volume des paroles : il n'y a d'ailleurs pas de mot français correspondant à *duel* (parallèlement à *duo/trio*), comme si le dialogue à trois ne pouvait être totalement agoniste, comme si la volonté de *triloguer* manifestait une volonté parallèle de consensus ou de résolution dialectique des conflits. Sans tomber dans le travers irénique, on peut rêver à l'amélioration des relations humaines par la thérapeutique du trilogue...

Catherine DETRIE
Montpellier III